

***MES MAUVAISES PENSÉES* – LE « ROMAN-CONFESSION »
D'UNE « DÉRACINÉE »¹**

Zlatorossa Nedeltcheva-Bellafante
Université de Plovdiv « Paissii Hilendarski »

***MY BAD THOUGHTS (MES MAUVAISES PENSÉES) BY N.*
**BOURAOUI – THE CONFESSION OF SOMEONE WHO HAS
LOST HER ROOTS****

Zlatorossa Nedeltcheva-Bellafante
Paissii Hilendarski University of Plovdiv

This paper dwells on the issue of the identity of the narrative voice in one of the most sincerely autofictional texts of modern French writer Nina Bouraoui. The novel raises questions about childhood, the role of reminiscences, the nature and the importance of the creative process in the writer's life. The narrator carries out an auto-analysis and reflects on her « bad thoughts » as a stage of the author's self-identification.

Key words: identity, creative process, childhood, confession, sense of guilt

Le roman *Mes mauvaises pensées* (2005, prix Renaudot) est l'un des textes les plus autofictionnels de l'écrivaine française Nina Bouraoui, le « roman-confession » d'une narratrice qui se met à nu, qui révèle ses réflexions les plus intimes et profondes. En même temps, le lecteur peut s'y reconnaître, les « mauvaises pensées » peuvent surgir d'un moment à l'autre parce que, la frontière entre la normalité et la non-normalité est très subtile. Dans ce cas, l'identification virtuelle avec le narrateur peut être considérée comme effet de réception.

C'est aussi un des textes les plus autoréflexifs de N. Bouraoui. Le fait même qu'elle parle beaucoup de son statut d'écrivain, de ses expériences et du rôle de l'écriture dans sa vie, la porte à une (auto)réflexion sur le statut de l'écriture et du récit, autoréflexion que le lecteur transforme en réflexion sur les problèmes de l'écriture, de la

¹ Les citations sont de la 4e de couverture.

recherche identitaire, et sur la création littéraire en général. La voix narrative s'autoanalyse, réfléchit surtout sur ses « mauvaises pensées », c'est une étape de sa quête identitaire, parce que, la personne et l'écrivaine sont indissociables. L'écriture s'identifie à l'auteure, elle l'obsède, elle est toujours dans sa tête, et, en même temps, c'est une révélation de son Moi.

Le roman commence avec l'idée du double, un argument très fréquent dans les textes de N. Bouraoui: « Je porte quelqu'un à l'intérieur de ma tête, quelqu'un qui n'est plus moi ou qui serait un *moi* que j'aurais longtemps tenu, longtemps étouffé » (Bouraoui 2005 : 11)². Le double dans ce texte, ce sont les « mauvaises pensées », les peurs, le sens de culpabilité, et cette idée est poussée à l'extrême: « j'ai très peur de ce que je suis en train de devenir » (ibid.).

Le roman est écrit comme monologue intérieur ou discours immédiat, si nous utilisons le terme proposé par Genette. Mais dès le début, le texte s'avère fortement dialogique, avec l'emploi fréquent du déictique « vous » (C'est M. qui m'a donné *votre* numéro de téléphone³, *Vous* êtes le corps du médecin, etc.). Donc, nous avons un destinataire direct et nous sommes en présence de particularités énonciatives et narratives propres au texte dialogique. Le roman se présente comme une séance entre patient et psychanalyste, comme une séance de psychanalyse. La narratrice s'adresse au médecin mais, à certains endroits, le texte se transforme en dialogue avec le lecteur: « là, devant vous, tout vient de moi vers votre silence » (16).

De point de vue énonciatif le texte est discours, avec les particularités appropriées – l'emploi du présent, une forte modalisation, la présence du destinataire – le médecin. Il y a beaucoup d'endroits dans le roman où prédomine la parataxe comme organisation de la phrase, qui cherche à exprimer l'émotion, à donner un rythme particulier, qui s'approche du style oral comme expression. Dans les phrases complexes on observe la juxtaposition de propositions, qui s'oppose à l'hypotaxe et à la subordination. Quand même, on ne peut pas parler d'un style fortement coupé, dans ce texte c'est une marque plutôt d'immédiateté, qui caractérise le discours comme plan d'énonciation.

L'écriture comme thérapie. Médecin – patient

Le roman *Mes mauvaises pensées* est un des textes les plus sincères de N. Bouraoui, où la quête introspective est poussée à l'extrême. Les

² Pour toutes les citations du roman: Bouraoui, Nina *Mes mauvaises pensées*, Stock, 2005. Désormais nous ne marquerons que la numérotation des pages.

³ C'est nous qui soulignons.

mauvaises pensées sont comme une frontière, comme une ligne de démarcation – la narratrice et personnage principal compte le temps avant et après: « la nuit qui précéda mes mauvaises pensées » (12); « Avant mes mauvaises pensées, il y a cet été à Nice [...] » (15).

Une des expressions de ses mauvaises pensées, ce sont les voix, les coups, les cris qu'elle entend: « ces cris ont réveillé d'autres cris, si secrets, si noyés au fond de moi » (ibid.). Chaque homme porte en soi des secrets, qui, quand le juste moment vient, surgissent. La narratrice Nina se rend compte de son état: « Je me considère comme une personne malade et je sais que cette maladie est un arrangement avec le réel » (ibid.); « je vous regarde comme un docteur, puisque je suis sûre de ma maladie » (40). Le diagnostic du psychothérapeute est clair et ferme: « Vous souffrez de phobies d'impulsion » (14). La maladie pour la protagoniste est comme une fuite de la réalité et change sa personnalité. Encore une fois on peut parler d'un avant et d'un après: avant elle est douce, on dit à son sujet « Que cette fille est tendre » (ibid.). Après, le mal se manifeste: « les phobies se sont déplacées [...] l'angoisse est une chute vertigineuse de l'esprit, dans le corps » (15). La maladie vient tout d'un coup et détruit l'équilibre: « on se réveille un jour et ce jour n'est plus le jour d'avant, on se réveille avec un visage et sous la beauté de la peau se déploient les écailles d'un monstre, je ne sais plus qui je suis » (ibid.). La peur, l'angoisse, ce sont des sentiments fortement liés à la psyché humaine. Freud dit à ce propos:

Or, l'angoisse réelle nous apparaît comme quelque chose de très rationnel et compréhensible. Nous dirons qu'elle est une réaction à la perception d'un danger extérieur, c'est-à-dire d'une lésion attendue, prévue, qu'elle est associée au réflexe de la fuite et qu'on doit par conséquent la considérer comme une manifestation de l'instinct de conservation. Devant quels objets et dans quelle situation l'angoisse se produit-elle? Cela dépend naturellement en grande partie du degré de notre savoir et de notre sentiment de puissance en face du monde extérieur. [...] Vous voyez aussi que, lorsque l'angoisse devient par trop intense, elle constitue un obstacle qui paralyse l'action et même la fuite. (Freud 1916: 107 – 108)

Le dédoublement de la personnalité est un phénomène psychologique fréquent. Une particularité de la voix narrative, que nous trouvons dans d'autres textes de N. Bouraoui (*La Voyeuse interdite*, par exemple), et qui est liée au dédoublement, c'est le regard de distance sur sa propre personnalité: « Je me regarde aimer » (Bouraoui 2005 : 49).

La narratrice cherche dans son passé les signes, les causes de la maladie. L'âme humaine est, selon la narratrice, « une tristesse à

remonter », des « mécanismes à défaire » (ibid.); « les traumatismes ont une logique de répétition, que chaque peur en couve une autre, que chaque tristesse vient d'un foyer de tristesse » (ibid.). Ces paroles de la narratrice sonnent comme une réflexion de n'importe quelle personne, le lecteur se découvre dedans. Mais à la différence de beaucoup d'autres, N. Bouraoui a le courage d'en parler, de se mettre à nu. Dans le texte on trouve beaucoup d'éléments de psychanalyse, la narratrice aussi cite Freud: « je lis que qui souffrent de claustrophobie sont des sujets qui n'ont pas brisé avec la mère » (43).

Elle fait une sorte de définition de la vie qui est marquée par l'incomplétude: « La vie se tient sur une ligne, et qu'il n'y a pas d'âge, qu'il n'y a que des ruptures ou des silences, que tout se répète, qu'il y a quelque chose d'infini dans la vie, qu'on ne peut capturer » (232). Il y a toujours un détail qui nous échappe, qu'on ne peut pas saisir, il y a quelque chose à ajouter. Quel que soit le sujet de ses réflexions, la narratrice revient sur ses mauvaises pensées et sur les doutes identitaires, comme un fil rouge ce leitmotiv traverse le texte: « Avec les mauvaises pensées, j'ai si peur de ne plus savoir qui je suis » (247).

Les mauvaises pensées viennent aussi du sens de culpabilité envers les proches. L'état d'âme de la narratrice est instable, elle passe par différentes sensations, mais le sens de culpabilité domine et se mêle à la honte. Par exemple, quand la narratrice se rappelle le moment où elle a manqué d'être enlevée, elle éprouve un fort sens de culpabilité sans avoir aucun tort: « j'ai honte de moi » (223). À plusieurs reprises dans le texte elle parle de honte. Selon le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron: « La honte est une émotion bouleversante qui attaque l'identité même de la personne. Pour s'en défendre, l'individu peut avoir différentes réactions. C'est ainsi que certains actes violents s'enracinent dans des vécus honteux non dépassés » (Tisseron 2012: 10).

La honte est un autre élément du domaine de la psychanalyse, lié au sentiment de culpabilité, dont l'origine peut être la clé pour comprendre beaucoup de problèmes identitaires. Tisseron continue:

Pour comprendre l'importance de la honte, il faut commencer par la définir parce qu'elle est souvent confondue avec la pudeur et la culpabilité. L'être humain construit en effet son identité, à la fois psychique et sociale, sur trois piliers : l'estime de soi, la certitude d'être assuré de l'affection de ses proches et le

sentiment de faire partie d'une communauté dont il se sent partie prenante et qui le considère comme l'un des siens. (ibid.)⁴

N. Bouraoui a, sûrement, l'affection de ses proches, les deux points sur lesquels elle a des problèmes, pourraient être l'estime de soi, et essentiellement, le sentiment de ne pas appartenir à une communauté qui la considère comme l'une des siens, la sensation d'être déracinée. Ce n'est pas par hasard qu'elle parle beaucoup de son étrangeté à la société française, impression qu'elle a difficulté à surmonter et qui provoque, dans une grande mesure, ses problèmes identitaires. La honte, comme le signale Tisseron, affecte les trois piliers qui déterminent l'identité et très souvent provoque le sens de culpabilité, comme il arrive à notre narratrice: « La culpabilité fait craindre de perdre à la fois l'estime de soi et l'affection de ses proches. Mais celui qui se sent coupable est assuré de pouvoir faire réparation, de purger sa faute et d'être ensuite réintégré dans la communauté » (ibid.). Donc, en même temps, la culpabilité peut aussi pousser à la socialisation.

L'expression de tous ces sentiments, c'est le changement d'humeur: Nina est en colère, puis elle est heureuse, puis coupable, puis triste, elle se déteste et se détruit. Elle se sent coupable de laisser souvent sa mère seule, durant toute sa vie elle entendra des appels au secours (signe de folie ?), des voix qui n'existent pas: « Je me sens coupable, coupable » (Bouraoui 2005: 95). Elle se sent coupable du désir pour un autre corps, coupable même pour son sens de liberté: « je me sens si libre, si perméable à la beauté » (96). Mais le vrai coupable, c'est l'imagination: « Ton imagination te joue des tours » (59), lui disent les autres. C'est vrai que l'imagination crée les mauvaises pensées, mais, en même temps, il faut de l'imagination pour écrire. C'est aussi une sorte de fuite. Les paroles d'Evelyne Berriot-Salvadore vont dans le même sens: « L'imagination comprise comme une des facultés de l'esprit, avec la mémoire et l'entendement, n'est rien moins qu'une puissance d'évasion hors du réel » (Berriot-Salvadore 2012 : 3).

Le sens de culpabilité envahit presque la narratrice et se transforme en (auto)vengeance et en autodestruction: « j'ai cette chose au fond de moi, cette chose qui dévore » (Bouraoui 2005: 61). *Mes mauvaises pensées* c'est le livre où N. Bouraoui pose le plus souvent la question « Qui je suis ? », qui explicite sa recherche identitaire et à laquelle elle ne trouve

⁴ À propos de ces paroles, Tisseron fait la suivante remarque: Les psychanalystes désignent ces trois domaines comme ceux du « narcissisme », des « relations d'objet » et de « l'attachement ».

pas de réponse: « Je ne sais pas si vous avez la réponse » (60) – c'est une phrase envers le médecin, mais, en général, c'est difficile de trouver une réponse à cette question, « puisqu'on ne se connaît jamais vraiment » (ibid.). En même temps la narratrice formule d'autres questions existentielles que l'homme se pose depuis toujours, et qui la rapproche des lecteurs: « Qui peut savoir vraiment qui il est ? Qui porte le secret de l'Univers ? Qui se cache au fond de vous ? » (205). Son essentielle aspiration est de comprendre qui elle est dans l'espoir que, peut être, la réponse va résoudre certains de ses problèmes identitaires.

Une séance psychanalytique est très personnelle, même les psychiatres n'ont pas le droit de la commenter et de donner de l'information. Le texte de N. Bouraoui est comme une séance en public, elle partage avec le lecteur les côtés les plus intimes de son âme. En même temps, elle a confiance en *son* lecteur qu'il va la comprendre, c'est une confession qui exige du courage. La phrase « je suis nue dans cette histoire, je suis nue et vous me regardez » (74), semble un aveu. La narratrice révèle son cœur au lecteur, elle met à nu son âme, ses réflexions et elle espère trouver de la compréhension.

L'image que la narratrice a d'elle-même est comme « un miroir déformant » (82), elle cherche au fond de sa mémoire des mots qu'elle n'a jamais entendus à son sujet: « Tu es une jolie petite » (78) et cette forme de tendresse lui manque. On entre de nouveau dans le domaine de la psychanalyse: le manque d'affection dans l'enfance se transforme en problème identitaire dans l'âge adulte. Il est opportun ici de citer encore une fois Freud: « Et il se révéla – ce que d'ailleurs les romanciers et les connaisseurs du cœur humain savaient depuis longtemps – que les impressions de cette toute première période de la vie [...] laissent des traces ineffaçables dans le développement de l'individu » (Freud 1925: 25). De point de vue psychologique, les troubles affectifs dans l'enfance et l'adolescence, liés au développement de la personnalité, peuvent induire des troubles relationnels et comportementaux, une faible estime de soi et même des états dépressifs. Quand on ne donne pas à l'enfant le soutien affectif dont il a besoin, quand on ne le complimente pas, l'absence de réaction émotionnelle peut provoquer d'importants traumatismes aussi bien sur le plan physique que psychique, à très long terme.

Nous pouvons dire que ce n'est pas tout à fait le cas de N. Bouraoui, elle a toujours eu l'amour de ses parents, peut-être un peu moins de ce qu'elle aurait voulu, elle jouit de l'amour de ses grands-parents maternels, pourtant elle ne peut pas dire qu'elle a grandi dans un vide affectif. Chez elle cette insécurité affective vient plutôt de son enfance partagée entre ses

deux pays, l'Algérie et la France, de la brusque rupture avec le pays de son enfance, du manque de la terre algérienne, de ses amis, de ses objets et du sentiment d'étrangeté qu'elle va avoir pendant des années en France.

Un autre élément obsessif des mauvaises pensées, que nous voudrions aborder, c'est la peur. La peur est comme une maladie, la narratrice a les mêmes peurs comme les enfants de sa sœur: « la peur du noir, la peur de la vitesse, la peur chaude » (Bouraoui 2005: 207). Très souvent l'homme adulte garde les peurs de son enfance. Nina en est consciente et cherche à surmonter ces sensations. À la fin des séances, la narratrice dit à la psychiatre: « Je n'ai plus peur, vous savez » (265); « Je n'ai pas peur parce que je sais » (269). L'expérience et le savoir, selon les psychologues, sont une façon de vaincre la peur. Les paroles de la narratrice « Je vous regarde dans les yeux à chaque séance [...] c'est un moyen de vous dire que je ne vous mens pas, je ne me suis jamais menti à moi-même » (267), soulignent de nouveau la sincérité de ses réflexions. Comme si elle s'adressait à ses lecteurs, à son public: « Je ne sais pas si j'ai le droit de vous raconter cela, je ne sais pas si les mots peuvent tout dire » (269). C'est son message. En même temps ce texte est un mode de garder l'image de ses proches (morts ou vivants), c'est sa mémoire familiale.

Le roman finit avec la phrase: « Quand je viens vous voir, je garde l'idée d'une confession » (ibid.), qui résume le livre, c'est la confession de Nina narratrice, son livre le plus sincère et spontané.

La mère, l'amour maternel

L'image de la mère est fréquente dans les textes de N. Bouraoui et relève de nouveau du domaine de la psychanalyse. Très souvent la mère est vue comme un refuge: « Je me rends toujours chez ma mère » (36). Mais pour la narratrice le rôle de la famille, en général, est très important, et elle l'a toujours souligné: « on m'a élevée ainsi », « je les vois tous ces cœurs qui battent pour mon petit cœur » (ibid.).

N. Bouraoui parle de sa mère avec beaucoup d'affection et de tendresse, elle est « une femme d'extrême douceur » (136), à plusieurs reprises la narratrice ne manque pas de montrer son amour pour elle. Un autre argument (de la psychanalyse) auquel la narratrice accorde une large place dans le texte, c'est la peur que sa mère a de son propre père, qui l'a toujours étouffée, un problème familial que N. Bouraoui a le courage d'aborder. Nina aussi éprouve de la peur de son grand-père et pour cette raison, ne veut pas accompagner sa mère chez les grands-parents à Rennes. La mère de la narratrice n'a jamais su qui est son père, elle a toujours eu

crainte de lui et cette dépendance donne son empreinte sur la fille: « le rapport de ma mère avec son père influe aussi sur le rapport que j'ai avec le monde, avec les hommes » (149). Comme si toute la famille luttait contre les grands-parents pour l'identité de la mère: « Nous avons engendré ma mère, l'amour de ma sœur, l'amour de mon père, mon amour, l'ont construite, l'ont façonnée, c'était nous contre eux » (ibid.).

La mère de la narratrice est fortement influencée par ce rapport difficile, elle se voit à travers les yeux de son père. Il la considère « la honte de la famille » (224) parce qu'elle est allée avec son époux en Algérie, ce qui pose le problème de la différence ethnique, un argument très sensible pour la société française pendant les années 1970. Mais pour la mère le départ est un sauvetage: « Je me suis sauvée de lui et j'ai sauvé ma vie » (ibid.). Le père de la narratrice est suivi par un policier parce « qu'il était tombé amoureux de la fille du docteur » (146), et en plus, il est Algérien. Après tant d'années, son père continue de se sentir seul pendant les visites chez les grands-parents maternels, pour eux il reste toujours un étranger.

La narratrice, elle-même, ne peut pas se défaire de son grand-père, le difficile rapport entre lui et sa maman se projette sur son propre rapport avec le grand-père, bien qu'il s'intéresse à elle, qu'il lise tout sur elle. Le grand-père croit qu'elle sera célèbre un jour, il est heureux, parce que leur lien passe par son « statut d'auteur » (157). Pourtant, Nina n'a jamais dit à son grand-père qu'elle l'aimait. Elle ne sait non plus si le grand-père pourrait lui parler d'un langage « amoureux », s'il est capable d'éprouver de l'affection.

La narratrice croit que dans sa famille c'est exactement ce sentiment qui manque, une force d'amour qui les fait dire « Je vous aime », qui les fait s'embrasser. Dans ces pages elle est très sincère, elle parle de sa famille, de ses grands-parents et de ce qui lui a toujours manqué dans leurs rapports. L'amour des proches se manifeste normalement par des sourires, des tendresses, des compliments et surtout, par l'intérêt qu'on manifeste envers l'enfant et la disponibilité pour lui prêter toute l'attention nécessaire. Si l'enfant ne vit pas une relation chaleureuse avec ses parents et ses proches, est à risque de manquer d'estime de soi et de confiance, ce qui se passe avec notre narratrice.

C'est vrai que Nina a un rapport compliqué avec ses grands-parents mais il n'est pas conditionné seulement par le malheur de la mère: « j'ai une histoire avec mes grands-parents qui ne passe pas par les souvenirs de ma mère » (162). Ce rapport, c'est aussi son enfance, c'est « l'odeur du grenier, l'odeur des livres, l'odeur des cahiers de ma mère » (ibid.). Mais

en même temps, elle a le sens de culpabilité d'aimer « des gens qui n'avaient aucune douceur » (ibid.) envers sa mère.

La narratrice parle également avec beaucoup de chaleur de son père, qui a un grand respect, un sentiment d'égalité, de complicité envers elle. Le père rentre en arrière, il se souvient de l'enfance de ses filles, il parle aussi de l'Amie, une preuve qu'il a accepté la différence de sa fille et son homosexualité. La narratrice se rappelle la première fois que le père passe les vacances avec ses filles en France et le fort sentiment de dépaysement que cette visite provoque: « Je suis avec mon père ; il entre dans mon histoire française, il est là, avec moi, dans mon deuxième pays, et à ses côtés, avec lui, je me sens plus étrangère que d'habitude » (236).

Le rapport fille-père, les paroles qu'on a voulu dire et qu'on ne dit (ou n'écrit) pas, c'est un problème fréquent entre parents et enfants. Le père éprouve une certaine pudeur, pour lui c'est plus facile de lire les livres que de poser directement des questions: « Mon père préfère mes romans à mon journal [...] ; il n'ose jamais me demander si j'écris, il demande si je vais bien, si *j'avance* » (17). Pour Nina son père est beau, unique: « il est élégant, j'aime cette image de lui » (19). Chaque enfant a des images de ses parents qu'il garde pour toute la vie dans sa mémoire et qui reviennent. Le père et l'Algérie symbolisent l'enfance, la chaleur et l'amour; « ce miracle d'Algérie » (ibid.) c'est un rêve: « pour moi la magie, c'est ma sœur qui chante Fairouz, c'est mon père qui danse Abdelwahab, les mains levées vers le ciel » (ibid.).

La narratrice n'a jamais vu son père dans le rôle de fils (elle ne connaît pas son grand-père paternel), ce détail de l'histoire familiale lui manque, elle ne connaît pas l'enfance de son père: « lui aussi devient un sujet sans racines profondes » (150). C'est un autre argument qui unit père et fille, la sensation d'être déracinés et seuls.

Le problème de la solitude est, d'ailleurs, très présent dans le texte et crée sa forte dimension psychologique. De nos jours la solitude est parmi les facteurs les plus importants qui provoquent des troubles psychologiques et des transformations comportementales. La solitude aujourd'hui semble faire partie de la modernité. Dans notre société « évolue », la solitude est de plus en plus largement répandue non seulement parmi les personnes âgées, selon les psychologues, elle est très présente également chez les jeunes entre 18 et 35 ans.

Mais la solitude a un sens différent selon qu'elle est choisie ou imposée; l'individu peut choisir intentionnellement la solitude dans le but de s'isoler de ses proches et du monde externe. Dans ce cas l'isolement ou l'éloignement vis-à-vis d'autrui, souvent dû à des facteurs extérieurs, peut

avoir des effets bénéfiques sur l'individu, mais aussi néfastes. La solitude peut être aussi souffrance, un phénomène psychologique représentant un isolement non volontaire et la recherche d'un rapport social. On peut penser également à un autre type de solitude, la solitude en soi-même dont il est souvent question dans le texte. C'est très typique pour les artistes et les écrivains, on peut en trouver plusieurs exemples et l'image de la Chanteuse qui, après le concert, reste seule en devient la métaphore. Les artistes s'isolent, s'enferment dans leur tour d'ivoire. En conséquence, ils se sentent profondément malheureux, et parfois ils accusent les autres de les avoir éloignés et de ne pas les comprendre.

Ecrivaine – écriture

Nous avons dit à plusieurs reprises que c'est un texte qui raconte l'âme de la narratrice, et ce n'est pas par hasard que nous avons cité la 4^e de couverture où l'on définit le texte de « roman-confession ». La narratrice déclare: « je peux tout vous dire, tout vous expliquer, je n'aurai aucun secret » (12). En s'adressant à la psychanalyste, elle s'adresse également au lecteur. Le médecin devient une image généralisée des lecteurs et du rapport écrivain-lecteur. Comme dans les autres romans de N. Bouraoui, le thème de l'écriture ne peut pas manquer: « J'ai toujours écrit, vous savez » (ibid.). C'est un détail qui oriente incontestablement vers N. Bouraoui, et souligne le caractère autofictionnel du texte. Dans tout le roman largement est abordé le problème du langage, de son rôle et de son influence, un autre élément qui est fréquent dans les œuvres de N. Bouraoui. La narratrice écrit partout, elle note ce qu'on dit, ce qu'elle voit. Pour elle tout peut devenir sujet d'un livre: « Je pourrais écrire le roman de ma thérapie, je pourrais écrire sur nos rendez-vous » (32).

L'écriture est fuite de la réalité: « J'ai toujours voulu fuir la vie ; l'écriture et l'amour en sont les ultimes moyens » (14). Dans ce sens, la force des livres est significative. Chaque lecteur passionné va reconnaître que les livres sont comme la drogue, une évasion du monde qui nous entoure, quand on a connu une fois ce que c'est un livre, c'est très difficile de vivre sans. Une fois entré, le livre fait partie de notre environnement quotidien: « Les livres ont ce pouvoir d'annuler le monde, d'étouffer les cris ; ce sont des livres-murailles, il y a plusieurs façons de quitter la vie, les livres sont de cette drogue » (41). Très souvent, le lecteur se lance par curiosité dans la lecture d'un livre, mais après il le dévore chapitre après chapitre, jusqu'à atteindre le plus grand plaisir! On peut passer d'excellents moments en sa compagnie, depuis des siècles le livre c'est le meilleur ami pour combattre la solitude.

L'écriture dans *Mes mauvaises pensées* est présentée également comme nudité, dans le sens d'exposition au lecteur, mais quand on écrit, on est obligé de l'accepter: « Je deviens ainsi nue dans ma folie, je pense que c'est la punition des gens qui écrivent » (16). Dans ce cas le langage peut se transformer en souffrance, la personne qui écrit se dévoile devant les autres et devient plus vulnérable. C'est un autre motif qui se répète dans les textes de N. Bouraoui.

L'enfance est également un argument important pour l'écrivaine. Elle insiste dans ses œuvres sur la conception que l'écrivain reste pendant toute sa vie un peu enfant. Pour elle, les secrets de l'enfance aussi font partie des « mauvaises pensées ». Chaque adulte est lié à son enfance même si, par protection, on cherche parfois à l'oublier. La période de l'enfance est déterminante pour la vie. La narratrice cherche refuge dans le silence et dans ses souvenirs d'enfance. Les grands psychanalystes comme Freud ont démontré que la personnalité se forge dans une grande mesure pendant les premières années de la vie. L'enfance est décisive pour la construction de la personnalité de l'individu quand il deviendra adulte. Son comportement, ses pensées, commencent à se former en fonction de l'environnement culturel et affectif dans lequel il vit. Nina se sent fragile comme un enfant, et cette fragilité, selon elle, lui vient de l'Algérie où elle était « submergée de beauté » (161) et de la perte brusque de son monde enfantin. Mais elle aspire garder sa fragilité « parce qu'elle donne l'écriture, elle donne les yeux qui regardent vraiment » (58).

L'écriture est aussi un regard sur le monde, un mode de vie. La narratrice n'est pas fascinée par l'argent, les relations humaines sont plus importantes que toute chose matérielle: « je suis juste bien, parce que ma mère est en vie et qu'elle a cet amour en elle pour moi » (64). Avec ces réflexions N. Bouraoui s'approche du lecteur commun, qui a les mêmes conceptions et préoccupations, les mêmes idées simples, mais humaines.

L'écriture pour la narratrice est synonyme de vie: « je n'ai pas besoin d'une maison pour vivre, j'ai besoin d'une maison pour écrire » (77). L'écriture est aussi une prison, l'écrivain ne peut pas s'évader, néanmoins la narratrice est « folle d'écriture » (35). Elle ne souhaite pas écrire « à partir de la mort ou de la méchanceté », elle désire écrire « à partir de la vie, à partir de l'amour » (ibid.). Cherchant à être positive, la narratrice veut parler de ses « mauvaises pensées » pour s'en libérer: « on dit qu'écrire sur son mal fait disparaître le mal » (ibid.), c'est une délivrance qui fait partie de la psychanalyse. L'écrivaine Nina est dans chacun de ses livres, elle y met toujours quelque chose d'elle-même, ils sont une partie intégrante de sa vie. Comme nous avons vu, elle explicite librement sa

honte, ses réflexions: « sous l'écriture de mon livre, il y a l'écriture de ma thérapie, sous le Je il y a ma grand-mère qui est malade » (ibid.).

L'écriture est aussi un retour en arrière, vers l'enfance, vers Alger et sa vie africaine – c'est le parfum des fleurs, la lumière sur le sable: « j'ai toujours vécu dans la magie du roman » (54). Les souvenirs l'envahissent, elle a sa propre image de l'Algérie ; son enfance « se perd dans la nature » (18), c'est une image idyllique, qu'elle garde dans son cœur et qui est en contraste avec la réalité. On observe une superposition d'images qui construisent sa vie: reviennent les souvenirs d'Algérie (son oncle mort dont le corps n'a jamais été retrouvé), les images de la guerre, des fragments de l'enfance grâce auxquels elle cherche à reconstruire le puzzle de la mémoire familiale. En rassemblant les images elle peut « dresser un récit » (228), le récit de sa vie. Quelques photos sont les seuls témoins de l'histoire de sa famille. La photographie apparaît comme une image, comme une trace pour toujours, et on peut parler de son rôle comme lieu de mémoire.

N. Bouraoui a toujours parlé des possibilités du langage, de sa force: « Tout peut se chanter, tout peut s'écrire, tout n'est que langage » (67); « Mon écriture est un vice. Je suis à l'enterrement de ma tante et je sais que j'ai un livre dans la tête. J'ai honte de cela, j'ai honte de tout écrire [...] puis j'y vois un grand amour, écrire serait alors fixer la vie » (79). Ces dernières paroles font penser à Proust et à l'idée que fixer le souvenir, grâce à l'art, signifie arrêter le temps. C'est une écriture de l'histoire familiale. L'écriture c'est la mémoire qui restitue, qui fixe les vacances, les visages: « mon corps a la mémoire que j'ai perdue » (256) – ces mots rappellent également la mémoire du corps de Bergson qu'on trouve chez Proust.

Les contradictions internes de la narratrice se traduisent aussi au niveau de l'écriture. D'un côté, l'écriture est remède, libération de la conscience: « je dois écrire ce que je vois » (ibid.), « les livres sont aussi des secrets révélés » (90). Mais il y a des moments où elle rejette toute tentative de se comprendre, alors elle refuse d'écrire: « je ne veux plus rien savoir de moi, je veux plus de cette écriture de la vie » (ibid.).

Tout livre est un recommencement, une émotion: « Chaque livre étant le premier livre, chaque amour étant le premier amour » (208). La narratrice mesure les relations humaines en livres. S'adressant à la psychiatre, au lieu de dire « J'ai une amitié avec vous », elle dit « Je sais que j'ai un livre avec vous, que je porte comme on porte un enfant » (209), c'est une relation privilégiée, une chose très précieuse. Le livre laisse rarement indifférent, il est captivant, il est mieux que la simple réalité. Le livre nous « parle », il nous accompagne

dans la découverte de l'univers, il répond à nos questions, c'est un lieu de partage, nous avons un dialogue avec lui, presque une relation affective. Nous éprouvons un vrai plaisir à lire une histoire, elle nous conduit dans l'imaginaire. N. Bouraoui met tout son monde, toutes ses sensations dans les livres: « je sais, d'une façon si précise, que ce qui déborde de moi sera, un jour, contenu dans un livre » (236).

Certaine qu'il est n'est pas possible de dire tout sur ce roman, très riche en sensations et en suggestions, nous voudrions finir nos réflexions avec une phrase qui dit l'essentiel sur le rôle de la création littéraire pour la narratrice et pour l'auteure: « J'ai encore ma vie, mon silence, ma solitude, j'ai encore la vie de l'écriture » (228).

En conclusion, nous pouvons dire que dans cet exposé nous avons essayé d'examiner les confessions d'une narratrice qui est en train de s'analyser par le biais de la psychanalyse. C'est une quête de soi permanente qui pose le problème de l'identité (dans ses diverses dimensions – nationale, sexuelle), où la réflexion sur les « mauvaises pensées » est une étape de l'identification personnelle.

RÉFÉRENCES

- Berriot-Salvadore 2012:** Berriot-Salvadore, Evelyne. Images reproduites, images « monstrueuses »: l'étrange pouvoir de la vertu imaginative. // *Textimage, Le Conférencier*, octobre 2012. Consulté le 20 septembre, 2015. Url de référence: < <http://www.revue-textimage.com> >.
- Bouraoui 2005:** Bouraoui, Nina. *Mes mauvaises pensées*. Paris: Stock, 2005.
- Freud 1916:** Freud, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse: 3e partie* (1916). Un document produit en version numérique par Gemma Paquet. Consulté le 25 août 2015. Site web: <http://www.uqac.quebec.ca/-zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html>.
- Freud 1925:** Freud, Sigmund. *Ma vie et la psychanalyse* (1925). Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay. Consulté le 1 octobre 2015. Site web:< http://www.uqac.quebec.ca/-zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.htm >.
- Tisseron 2012:** Tisseron, Serge. De la honte à la violence. // *Santé mentale* N° 172, novembre 2012, p. 10-11.